

Cependant Sieva s'était éveillée lorsque les assaillants mitrallèrent la porte donnant de sa chambre sur le patio, les balles frappant le mur juste au-dessus de lui. Il sauta du lit rapidement et roula en dessous. Les assassins enfoncèrent la porte et, en passant devant le lit, l'un d'entre eux tira dedans, la balle blessant Sieva au gros orteil. Lorsqu'ils furent partis, Sieva appela, et courut hors de la pièce en pleurant, certain que ses grands-parents étaient morts. Il laissa des taches de sang derrière lui dans le patio et dans la bibliothèque.

Les gardes du corps qui avaient été bloqués dans leurs pièces par les rafales à travers les couloirs inspectèrent maintenant le patio. Les assaillants étaient partis. Ils avaient pris les automobiles et enlevé l'homme de garde Robert Sheldon Harte. Au dehors, les policiers étaient étendus attachés sur le plancher de leur poste.

COMMENT LES ASSASSINS ENTRERENT-ILS ?

D'après les rapports des gardes du corps, les dépositions des policiers de service, et les aveux ultérieurs de quelques-uns des assaillants appréhendés par la police mexicaine, la façon dont les hommes de main de Staline s'arrangèrent pour pénétrer dans la maison est tout à fait claire.

Cinq policiers étaient de service, trois dormaient. J. Rodriguez Casas, l'officier chargé des détails depuis l'arrivée de Trotsky au Mexique, était couché chez lui au moment de l'attentat, d'après ses déclarations.

Les assaillants, déguisés en policiers, s'approchèrent des deux policiers de service en criant « Vive Almazan ! », et les lièrent tous les cinq sous la menace de leurs revolvers. Ils se rendirent alors aux portes barrées. Ces portes ne sont jamais ouvertes la nuit, sauf en cas de circonstances tout à fait exceptionnelles, et seulement lorsque les gardes du corps, outre celui qui est de service, sont éveillés, à moins qu'auparavant ce dernier ait reconnu le visiteur et ait tout d'abord vérifié qu'il n'y avait rien de suspect.

Harte, membre du groupe de New-York du Socialist Workers Party, était à la maison depuis à peine huit semaines. Il avait été choisi comme garde en raison de la confiance qu'on lui portait et de son désir d'être chargé de tâches difficiles. Ce fut une agréable surprise pour lui d'avoir été choisi. Il était bien connu des camarades de la section de Downtown dont il avait été membre du Comité Exécutif.

Les policiers de garde furent absolument dérouterés par le déguisement des assaillants ; il n'est donc pas étonnant qu'un Américain soit trompé dans une affaire semblable. Il est d'ailleurs fort possible que parmi ceux qui sonnèrent à la porte, il se soit trouvé quelqu'un que Bob savait jouir de la confiance des camarades de la maison. L'effet psychologique des policiers en uniforme, joint à quelques mots d'une telle personne : « Bob, ces gens ont un message de la plus grande importance pour Trotsky », pourraient avoir suffisamment impressionné Harte qu'on savait déjà d'une nature plutôt confiante que soupçonneuse. Dans le même sens, il est significatif que l'un des gardes, nouveau aussi dans la maison, ajusta l'un des assaillants, tira le verrou, puis baissa son arme avec indécision. C'est une règle pour les gardes de coopérer de toute manière avec la police mexicaine qui s'est toujours conduite d'une manière on ne peut plus courtoise avec la maison. Il n'est guère possible de répondre par des coups de feu à cette bienveillance.

L'un des policiers attaché au dehors, Ramirez Diaz, rapporta que Bob fut conduit de porte en porte, protestant mais sans résister, ses bras étant tenus par deux des assaillants. En dépit des versions contradictoires de ceux qui avouèrent plus tard, et spécialement des versions contradictoires de la presse stalinienne, Diaz maintint sa déposition. Même après avoir été maintenu en prison durant un mois pour être interrogé au sujet de l'attentat, il déclara devant

la cour : « Bob ne fut pas maltraité par les assaillants, car il marcha avec eux volontairement, quoique tenu par les bras par deux d'entre eux. » Cette version semble être la plus proche de la réalité.

On doit ajouter qu'il n'est pas exclu que les assaillants aient franchi les murs autrement que par les portes et aient surpris Bob de l'intérieur.

Une fois dans le patio, les assaillants se répartirent. La maison s'avance dans le patio comme le tronc d'un T, la chambre à coucher de Trotsky se trouvant au milieu, entre le bureau de travail d'un côté et la pièce de Sieva de l'autre, cette dernière située à l'extrême pointe du T. Le mur Sud se trouve du côté droit de la barre du T, et du côté gauche sont les pièces des gardes, face au mur Nord. Une partie des assaillants se placèrent entre les pièces des gardes et la maison ; une autre partie à la porte de Sieva et près des fenêtres à la française de la chambre de Trotsky ; d'autres enfin traversèrent la bibliothèque et la salle à manger et enfoncèrent la porte du bureau de travail de Trotsky qui touche la chambre à coucher. Une fois en place ils ouvrirent le feu simultanément, ceux placés sur le côté gauche de la maison mitrallant les portes des pièces où les gardes de repos dormaient.

La fusillade dura de trois à cinq minutes. Quelques-uns des gardes purent riposter, mais apparemment sans résultat, quoiqu'il soit difficile de le savoir étant donné que le Guépéou a comme règle invariable de ne jamais laisser derrière lui ni mort ni blessé qui puissent compromettre les organisations staliniennes.

Les assassins prirent les deux automobiles, une Ford utilisée pour les courses, et une Dodge. Ils laissèrent derrière eux une scie électrique, des échelles de bois, des échelles de cordes, des forets, une bombe défectueuse contenant suffisamment de dynamite pour faire sauter la maison, plusieurs bombes incendiaires, une autre éclatée sur la pelouse, enfin celle qui brûlait à l'entrée de la chambre de Sieva et que Natalie éteignit avec des couvertures, non sans se brûler au bras et à la jambe.

La Ford resta en panne à peu de distance, la Dodge fut retrouvée abandonnée dans l'un des faubourgs de Mexico.

Les instruments que les assassins avaient amenés, ainsi que les uniformes de police, prouvent qu'ils avaient préparé bien à l'avance plusieurs systèmes d'attaque, que, par là même, celle-ci ne reposait pas sur la complicité d'un garde, comme la presse stalinienne le prétendit plus tard. Des événements ultérieurs prouvèrent qu'ils avaient envisagé à fond plusieurs manières de rejeter la responsabilité de l'attentat sur bien des gens sauf sur le vrai responsable, Joseph Staline.

LE MECANISME DU GUEPEOU

Au sein même de l'Union soviétique, le Guépéou, haï des ouvriers et craint par la population tout entière, se développe sur l'Etat ouvrier comme une excroissance parasitaire gigantesque. C'est l'instrument principal grâce auquel la bureaucratie stalinienne se maintient au pouvoir. Par la vénalité, la corruption, la terreur, les prisons, les pelotons d'exécution, elle opprime et étouffe le peuple, et pourchasse la moindre opposition avec la plus extrême violence.

En dehors de l'Union soviétique, le Guépéou double le Komintern en tant qu'instrument de politique étrangère. Mais c'est une autorité supérieure au Komintern dont il dirige la politique et l'activité. Au Comité central de chaque section de l'Internationale communiste siège au moins un représentant du Guépéou. Celui-ci n'est généralement connu comme tel que par le secrétaire du parti, ou tout au plus d'un ou deux des membres du C.C., de toute confiance. Les autres ne peuvent deviner son véritable rôle qu'en raison de l'autorité exceptionnelle qu'il exerce.

A l'intérieur de la section, cet agent suprême du Kremlin agit comme bon lui semble. Il étudie les effectifs du parti en commun